

ZONE OCCUPEE

CONNEXION

RÉSEAU D'ARTISTES ▾



NOUVELLES

WEB TV

ARTS

CULTURE

RÉFLEXIONS

MÉDIATION CULTURELLE ▾

Recherche



JE M'ABONNE



lawebshop.ca

LA WEB SHOP n.l.
Entreprise spécialisée en design web,
développement, mobile, stratégie, médias sociaux,
application web, wordpress, seo, branding.

LWS

Prospective

QUEL TEMPS INDIEN? LA POSTURE DOCUMENTAIRE DE CARL MORASSE (DEUXIÈME PARTIE) – GUY SIOUI DURAND



6 mars 2017



Quel *temps indien*?
La posture documen-
taire de Carl Morasse
Deuxième partie



**POINTS DE
VENTE**

**JE M'INSCRIS À
L'INFOLETTRE**

Courriel



Zone Occupée

zoneoccupee@gmail.com

Par Guy Sioui Durand

Tsei8ei

8enho8en

S'INSCRIRE

**POUR LIRE LA PRE-
MIÈRE PARTIE**

La neutralité comme posture ou engagement par nécessité?

Le style formel donné en postproduction révèle donc une posture éthique de la part du cinéaste. C'est celle de la neutralité de son regard filmique. Morasse

propose *IndianTime* comme œuvre sans thèse, parti pris ou jugement. Ni tout à fait ethnographique, ni historique, ni économique, ni politique, ni idéologique, ni moralisateur, ni fictif, ni didactique non plus, le documentaire exclut toute compréhension scénarisée. Il n'y a pas de mise en contexte, ni explications – par exemple d'un guide ou d'un narrateur. Le seul message palpable est celui de relayer en toute fin l'invitation, faite par l'artiste atikamekw Jacques Newashish dont on voit les lieux à travers son regard qui ouvre et clôture le documentaire, de venir rejoindre les siens dans leur campement forestier.

Au final, à travers son *Indian Time*, le regard de Morasse tente de se rapprocher – et nous avec – de la mémoire encore palpable des Anciens, de leurs savoirs, savoir-faire et savoir être ensemble, aujourd'hui en

marge, dans les bois ou sur les rives des campements d'été ou d'hiver. Au-delà de la belle invitation à se promener dans les bois, là où subsisterait l'authenticité identitaire « sauvage », au sens d'indompté, chaque regardeur est implicitement invité à construire sa logique explicative, son histoire compréhensive, ou à effectuer certaines réflexions sociétales à partir des témoignages filmés.

L'alternance au montage entre la tradition – pensons ici à la patience de la vénérable Eeyou Mary Jacob Katapatuk, de Weskaganish, dont les apparitions tout au long du documentaire nous délivrent ce patient temps indien à fabriquer traditionnellement à la main, étape par étape, un magnifique vêtement d'enfant en fourrure – et les lieux, les situations et les interviews, fait place à des contextes sociétaux bien réels. Carl Morasse ouvre donc son œuvre à d'autres interprétations possibles, dont celle politique.



Mary Jacob Katapatuk (Eeyou) ; Waskaganish ; Fabrication d'un manteau en peau de lièvre

Son approche mérite donc d'être débattue, formellement et idéologiquement. Premièrement, sa posture artistique tente, avec un succès mitigé, de s'extraire de l'ethnologie, du pamphlet, du réquisitoire pour s'enfoncer dans la forêt où on y retrouve la chasse, la cueillette, le vent du fleuve, les grandes rivières, la tente et surtout des Aînés.

Deuxièmement, même si ses images identifient comme repoussoir la vie problématique des réserves, abordée ici indirectement, et l'absence des nouveaux contextes urbains pleins de défis pour près de la moitié des Autochtones qui vivent ou migrent vers les villes, l'histoire politique y est omniprésente lors des interviews dans des cuisines ou bureaux ou au survol à la brunante de réserves et autres prises de rue. De « la recherche du temps perdu », on passe aux territoires réels et à leurs dimensions sociale, politique et historique.

Il faut dès lors prendre en compte le souffle des contextes. D'autres temporalités autochtones sourdent sous ce montage de capsules filmées. Les alternances formelles et les messages dans le documentaire suggèrent aussi l'engagement comme nécessité. Au regard d'un Wendat comme moi, à la recherche de l'art engagé dans les contextes réels, qui parcourt aussi ces territoires pour en comprendre l'imaginaire changeant, on se retrouve avec une succession de questionnements. Cet *Indian Time* aux horizons sans transmission est-il nostalgique, révolu, porté par des survivants

âgés ou hors des réseaux scolaires et des souvenirs d'enfance? Ou bien est-ce ce passé qui a de l'avenir, à la fois comme source de ré-ensauvagement identitaire et de développement souverain, de résistance ou survivance immémoriale? Une analyse plus approfondie de quelques scènes me semble significative à ce propos.

De quelques scènes

Plusieurs scènes d'*Indian Time* dans les territoires peuvent être contextualisées et commentées d'un point de vue sociologique critique. J'en ai retenu une saisissante en premier lieu : une Inuite mangeuse de viande crue. La seconde scène, choquante elle aussi, touche les fossés intergénérationnels en ce qui a trait à la transmission des savoirs. Le troisième commentaire porte sur les belles images des jeunes dans la Nature; il a trait à la santé et l'avenir des jeunes. Le quatrième regroupe quatre situations reflétant les paradoxes urbains des terres de réserves, ces réductions imposées par la Loi sur les Indiens et devenues fondements des communautés. La cinquième référence a trait à l'usage des pick-ups et des autres machineries (les coutumes sont-elles urbanisées même dans les bois?). Enfin il est question de justice face au quasi génocide culturel, ou de ce que ne montre pas le documentaire.

La mangeuse de viande crue

Voici une séquence impressionnante d'*Indian Time*. En *Kébeq*, là où s'arrêtent les épinettes de la forêt boréale, commence le *Nunavik*. C'est le territoire, comme

l'ont nommé les Eeyou, des mangeurs de viande crue, les Inuits. Sur sa table de cuisine, dans une maison que l'on devine construite par les Blancs, Jessica Arngak dépèce un gibier à peine décongelé sur un carton. Autrefois c'était dans l'igloo, puis ce fut sur le plancher du salon dans les maisons de sédentarisation. Maintenant sur la table. Cette pratique du manger fut décriée, qualifiée de primitive, de barbare, de non civilisée, source de honte comme le raconte la dame. Puis la réhabilitation anthropologique, documentaire de l'exotisme, de la différence de ce monde du froid, des baleines, des phoques, des ours polaires, de l'absence d'arbres qui, en moins de soixante-quinze ans, a basculé dans la modernité. La présence de bibliothèques nous laisse deviner que son mari est un intellectuel. Morasse à la caméra se fait expressif. D'autres auraient pu être désarçonnés par cette scène.

La cueillette des petits fruits

Voici sans doute une des scènes les plus troublantes d'*Indian Time*. Suzanne Napish est une *nukum* (grand-mère) qui cueille des bleuets, ces petits fruits signaux de la plénitude de l'été. L'accompagne un enfant. Ne sommes-nous pas voyeurs privilégiés de la capture documentaire de cette transmission intergénérationnelle, par l'expérience in situ? Ne fonde-t-elle pas, parmi les autres formes de l'oralité, cette dynamique coutumière traditionnaliste que l'on dit immémoriale de nos cultures autochtones? C'est pourtant tout le contraire qui semble se passer sous nos yeux. Tandis que la *nukum* ramasse manuellement ce que la Mère Terre lui offre naturellement, l'enfant, loin d'observer, d'apprendre en dialoguant dans sa

langue, de mimer et refaire les mêmes gestes que l'aînée, se tient à l'écart. Le regard ailleurs, ses mains tiennent surtout ce un gros sac dont la texture métallique reluit au soleil et dont il mange goulument les croustilles. Un peu plus et c'était un sac « vintage » de chips « Yum Yum » avec la tête d'un petit Indien à plumes! Que voilà un même espace/temps où deux temporalités sociétales antinomiques se côtoient. Ce clivage est peut-être momentané.

Mais ne donne-t-il pas à voir ce que l'Anishinabe (Algonquin) André Mowatt de Pikogan, assis dans sa boîte de pick-up, nous dit dans une autre scène : à part le dépanneur, il y a peu culturellement dans la « rez » (anglicisme familier pour désigner la réserve). Que ce soit dans les films *Nana- Mesnak* (Sioui Durand, 2011), *Le Dep* (Boileau-Bonspiel, 2014), *Rimes pour revenants* (Barnaby, 2013), c'est par le dépanneur que viennent la boisson et la marchandise des villes. Autrefois, les campements des nomades s'étaient rapprochés des postes de traite de fourrures de la Hudson Bay Company pour s'approvisionner des denrées du Sud. Ils se sont sédentarisés dans de nouvelles réserves à proximité des pensionnats, comme ce fut le cas pour Mani Utenam ou Mashteuiatsh. Les produits, habitudes de consommation et autres valeurs de la ville, via la « rez », n'atteignent-ils pas ce temps indien « trad » maintenant?



André Mowatt (Anishinabe) ; Pikogan

Les enfants à la baignade

La caméra cadre de beaux paysages habités. Ainsi en est-il de cette baleine qui apparaît au-dessus des eaux. Nous sommes à mille lieux de l'industrie des excursions, ou même des scientifiques, qui ne cesse de perturber l'équilibre de cet écosystème entre le golfe, le fleuve et le fjord et la venue cyclique des grands cétacés. Et quoi de plus réjouissant que d'apercevoir des jeunes Atikamekw qui jouent au hockey sur le lac gelé à Manawan, ce gang d'enfants et d'ados se baigner, faisant d'un rocher leur plongeon, ou d'écouter le jeune Eeyou Jonathan Earl O'Hereyes, de Waswanipi, compter dans sa langue les grandes perches d'un tipi cri. Mais, à bien y regarder, ces captures bucoliques nous en disent beaucoup plus. D'une part, que ce soit chez les Innus et les Naskapis sur la Côte Nord, les Cris vers la Baie James ou les Inuits au Nunavik, les

populations de jeunes sont en croissance et la démographie est de beaucoup supérieure à celle des Québécois en ville. Observons de plus près ces jeunes. Une grande majorité a un surplus de poids. Ce détail nous oriente vers une autre façon d'intervenir contre la sédentarité. Pensons ici au projet d'expédition *Innu Meshkenu*, entrepris depuis six ans dans les territoires des communautés. Les grandes marches du docteur Stanley Vollant, un véritable héros, se veulent partie prenante d'un art de guérison, physique et spirituel, tant les problèmes (diabète, décrochage, oisiveté, coupure entre le mode de vie traditionnel et les technologies et modes venues de la ville) affectent les jeunes Autochtones.

« Rez »

Indian Time, sans s'y enraciner, ne se passe pas que superficiellement dans les réserves. Carl Morasse tente de traquer les bribes du temps indien principalement dans les territoires. Pour ce qui est des terres de réserve enclavées dans l'étalement urbain et les municipalités québécoises comme le sont Akwesasne, Odnak, Wendake ou Listuguj, son documentaire se nourrit des entrevues dans les cuisines et bureaux. On écoute l'aînée mig'makw Katherine Sorbey. Celle-ci dénonce les pans de « culture amérindienne anéantie » chez plusieurs générations par les pensionnats. La médecin vkanien'ke'a:ka' (mohawk) Della Adams, au dispensaire d'Akwesasne, évoque le protocole du rituel traditionnaliste de « la roue de médecine ». L'artiste et anthropologue Nicole O'Bomsawin cite des contes et légendes tandis que sa voisine, Lysanne O'Bomsawin, déplore les règles canadiennes de la Loi sur les Indiens

sur les descendances et la propriété. Dans sa maison, Réjean Gariwha Sioui nous parle avec pertinence de la connaissance et des habiletés des Wendats dans le Nionwentsïo, les territoires constamment spoliés par les gouvernements. Le trappeur Hughes Sioui, qui l'accompagne, ne dit pas un mot. Mais il est là.

Les pick-ups

En lien direct avec les « rez », ce sont ces facettes du temps indien dans la forêt, sur les cours d'eau, avec la flore et la faune qui ont changé. L'exploitation contemporaine des ressources a remodelé la vie dans les territoires. Les cariboux, chassés en hiver et ramenés dans deux pick-ups aux alentours de Matimekosh (lac John), nous indiquent des changements dans la chasse coutumière. Le souverainiste innu Tite Mckenzie reprend au volant de son pick-up, tout comme il l'avait fait dans le documentaire *Une Tente sur Mars*, son discours sur le territoire, la nourriture et la culture en lien avec la chasse traditionnelle. Il en va de même pour la langue parlée et les habitudes de vie. D'autres scènes en font état. On se souvient de l'Innu Alexandre Pinette causant des sévices au pensionnat de Mani Utenam. J'ai déjà mentionné l'Anishinabe (Algonquin) André Mowatt assis dans sa boîte de Pick-up roulant dans Pikogan. Il y déplore le désœuvrement sur la réserve et les virées à Amos ou Val d'Or. Richard Mollen, Innu d'Unamen Shipu, revendique de parler sa langue au retour de son travail. Assis lui aussi dans son pick-up devant le fleuve, on aperçoit à ses côtés une foreuse industrielle. Quentin Condo de Gesgepegiag, jeune adulte mig'makw, exprime une nouvelle attitude contemporaine, à l'image du renouveau des

revendications de sa nation dans les années 2000. Le paradigme tourné traditionnellement vers la Nature semble en affronter un autre : celui de l'exploitation industrielle dominante, comme le chantier d'Hydro-Québec sur la rivière *Unamen Shipu*. Des tensions entre les traditionalistes et les développeurs sont palpables partout dans les dialogues.

L'ancienne cordonnerie du pensionnat

La dernière scène que je retiens va au-delà du regard porté sur la vie et les activités traditionnelles liées à la Nature. Au premier coup d'œil une image fixe, insérée un peu comme celles des archives de l'ONF sur les Inuits, est placée en début du documentaire.

Une longue filée prend place devant un petit bâtiment vétuste au bout d'une rue sans asphalte. Ça prend des allures de cérémonie. Sauf qu'un détail cloche. Les pompiers sont là et un boyau d'arrosage a été déployé. En fait, nous sommes dans la réserve de *Mani Utenam* – une rare incursion dans le fil quotidien des activités sur une réserve –, là où fut établi un pensionnat pour y diriger les enfants des familles in-nues réparties sur la Côte-Nord. Nous entrons alors dans un temps indien historique, social, politique : celui du quasi génocide culturel tel que défini par le rapport de la Commission *Vérité et Réconciliation* du gouvernement fédéral qui, rappelons-le, applique toujours la Loi sur les Indiens datant de 1876. Ce *temps indien* n'est pas celui de la vie dans la Nature. Il ne s'agit plus ici du *Nitassinan* et de la tradition, mais plutôt de son abolition. C'est celui des réductions, des écoles résidentielles et de tous les sévices au nom de la civilisation des « Sauvages » et aux séquelles toujours

palpables. Alors que le discours officiel est à la « vérité et à la réconciliation », via une autre commission royale d'enquête, voilà qu'on annonce aussi des commissions d'enquête provinciales sur les relations entre les forces policières et les Autochtones. Des survivants du pensionnat viennent d'incendier cette ancienne cordonnerie du pensionnat où bien des abus sexuels auraient été perpétrés. Ici, *l'Indian Time* se fait quête sociale de justice in situ.



Bryan Astamajo (Innu) ; Ekuanitshit ; Trappe au castor

L'insoumission du temps indien

Sorte de rééquilibrage des propos exogène de monsieur Watso en prologue, un dernier dialogue apparaît. Brian Astanajo, notre trappeur innu de castor, cigarette au bec, est occupé à chauffer le poêle sous la tente avec sa compagne qui coupe des morceaux de viande et rit de bon cœur en écoutant les propos de

Carl Morasse. Celui-ci lui confie, en « voix off », qu'il a hâte de rentrer chez lui au Saguenay. Il a hâte de revoir ses enfants, de s'occuper de ses plantes mais aussi de son chat. Répétant « ton chat », l'Innu ricane. Pensait-il à l'esprit de l'animal domestiqué? En tous cas, l'esprit d'un temps heureux y est concentré : la joie de vivre dans l'environnement nomade, sous la tente de prospecteur au plancher de branches de sapin odorant, le poêle, mais aussi l'esprit d'*amishk* (castor), que Julie Mestokosho et Agathe Napess ont dépecé.

Mais là aussi les mondes se séparent : Carl Morasse repart nourrir son chat domestique et Bryan Astamajo inhale sa cigarette industrielle achetée des Blancs. Il trappe toujours le castor pour nourrir les siens. Mais l'Histoire a passé. Au nomadisme, aux savoirs, savoir-faire et savoir vivre ensemble dans la Nature, au tabac des cérémonies, géopolitiques et sacrées, aux langues autochtones se sont substitués les comptoirs de traite des fourrures et les guerres colonialistes de peuplement. Puis l'industrialisation et l'urbanisation, l'exploitation des ressources naturelles, les mises en réserves, la christianisation, les pensionnats, l'interdiction des langues, l'acculturation et l'enculturation, le français et l'anglais, le tabac commercial plein de produits chimiques néfastes ont pris formes de vie.

Pourtant, au sortir du visionnement d'une heure 27 min et 16 s du long-métrage documentaire *Indian Time*, je me suis remémoré ma définition personnelle de l'*Indian Time*. Il y a longtemps, dans les années 90, avec mon amie québécoise Sarah Clément, maintenant du Cercle Kisis à Québec, on s'était posé la question : que signifie

l'expression *Indian Time*? Nous avons alors écrit ensemble sur un bout de papier que j'ai longtemps conservé : « *Indian Time signifie : nous avons eu tellement de plaisir que nous n'avons pas vu le temps passer!* ».

Bref, le bonheur d'être « sauvage », insoumis et en lien avec la Nature peut aussi en appeler à une posture engageante de l'artiste, de l'intellectuel, du cinéaste. C'est d'ailleurs ce que propose Domingo Cisneros comme « office » chamanique et artistique dans son récent livre *La guerre des fleurs – Codex Ferus*. Morasse, à sa manière faite d'alternances, en appelle plus qu'on ne le pense à l'engagement.

À cet égard, le documentaire devrait susciter plusieurs points de vue sympathiques. Bien des Autochtones des communautés (réserves) vont adorer reconnaître les leurs, leurs lieux et leurs activités liés au nomadisme, à la chasse, la cueillette et l'artisanat traditionnels issus des territoires. Les Indiens urbains et les Allochtones apprécieront les paysages spectaculaires, allant du castor piégé aux carcasses de caribous gelées en passant par le souffle de la baleine et la tribu de jeunes qui se baignent. Des artistes et professionnels vont se reconnaître. Ceux qui, comme moi, observent les aller-retours, ces inévitables migration vers les villes, mais aussi les problématiques dans les réserves amenées de la ville, apprécieront y réfléchir l'angle d'approche.

Dans tous les cas, cependant, les territoires sont vastes et les temps « sauvages » patients. Ils sont en partage pour les portages.



Wapan Boivin (Atikamekw Nehirowisiw) ; Wemotaci ; Musique traditionnel au hand dru

Les images sont tirées du film Indian Time, documentaire, 2016, La Boîte Rouge Vif



[RETOUR AUX NOUVELLES](#)

COMMENTER

You must be [logged in](#) to post a comment.



NOS PARTENAIRES



ZONE OCCUPEE

NOUVELLES

MAGAZINE

WEB TV

ARCHIVES

À PROPOS

L'ÉQUIPE

NOUS JOINDRE

RÉSEAU D'ARTISTES

MÉDIATION CULTURELLE



JE M'ABONNE!

**POINTS DE
VENTE**

JE M'INSCRIS À L'INFOLETTRE

Courriel

S'INSCRIRE

© 2017 Zone Occupée. Tous droits réservés.

Une réalisation de [La Web Shop](#)